

1^{ère} Lecture : Isaïe 60,1-5I. Contexte

Is 60 fait partie de 3 chapitres (58–60), où le prophète révèle au peuple la nécessité de se vider de lui-même pour être comblé par Dieu. Le renoncement à soi-même et le rejet du mal doivent donc être perpétuels pour qu'il soit perpétuellement comblé par Dieu :

- a) Is 58 : Le jeûne perpétuel est de chercher la justice du Seigneur, en se souciant de sa gloire et du bien du prochain, au moins autant qu'on se soucie de soi-même.
- b) Is 59 : La pénitence perpétuelle est de veiller, en se souvenant des dons divins qu'on a reçus, à ce que Dieu soit servi en tout temps et aimé par-dessus tout.
- c) Is 60 : Dans ce jeûne et cette pénitence se manifestera la lumière de Dieu, qui fera de Jérusalem, pour le salut de ses enfants et de toutes les nations, les cieux nouveaux et la terre nouvelle où Dieu sera tout en tous.

Nous avons le début de cette présence lumineuse de Dieu dans Jérusalem. L'Église a choisi ce texte, parce que depuis la Noël la lumière du Verbe incarné est présente en elle et s'est agrandie. Les pasteurs ont été les premiers bénéficiaires, et ils l'ont fait connaître à leur entourage, puis cette lumière du Christ fut donnée à Siméon et Anne qui l'ont fait connaître dans Jérusalem. Bientôt cette lumière du Christ va briller sur le monde entier, sur des païens, les mages, qui viendront des confins de la terre dans l'élan de leur foi, et sur la Jérusalem toute proche de Bethléem, mais qui n'y croira pas. Car seuls ceux qui sont pauvres par l'esprit et qui attendent dans la foi deviennent, en accueillant la lumière du Christ, la Jérusalem nouvelle et céleste, dont l'Église sainte est déjà la réalisation. C'est ce que notre texte annonce prophétiquement. Il y a deux parties dans ce texte : il est bon de le remarquer, pour que nous ne voyions pas une contradiction, entre la première et la deuxième partie. La première partie expose le Plan de Salut comme projet de Dieu ; la deuxième montre comment ce projet se réalisera.

II. Texte1) Le Verbe incarné, resplendissant dans l'Église (v. 1-3)

- v. 1 : « Jérusalem » : ce terme ne se trouve pas dans l'hébreu. Il est sous-entendu dans cette assemblée des pauvres qui vivent dans le jeûne et la pénitence et qui attendent la venue de Dieu, dont parlaient les chapitres 58–59. C'est la Septante qui a ajouté ce terme, montrant ainsi que la vraie Jérusalem est l'assemblée de ces pauvres à qui le Sauveur est promis.

« Debout », littéralement « Lève-toi » [קום, -, Surge], terme qui, avons-nous souvent vu, sera employé pour la résurrection. Il indique bien que cette Jérusalem vivait dans l'humiliation du jeûne et de la pénitence. Maintenant elle peut se lever. Elle peut « resplendir », car Dieu qui est lumière est en elle. Cette lumière, en effet, ne vient pas d'elle, mais elle fait tellement partie d'elle que le prophète dit : « Ta lumière est venue ».

« Et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi », littéralement « a irradié sur toi ». Ce terme « irradié » [זרח] est un des points cardinaux, מזרח, synonyme d'Orient. C'est pourquoi le Lectionnaire a traduit « s'est levée », par allusion au soleil levant. Pour qu'on ne s'imagine pas que cette lumière, qu'elle possède, appartient à Jérusalem qui peut en disposer, le prophète ajoute : « La gloire du Seigneur a irradié sur toi », car elle appartient à Dieu qui est au-dessus de tout. Le parallélisme « lumière-gloire » indique que la gloire de Dieu est tamisée par la lumière : on ne peut voir Dieu directement. Cette lumière est le Christ dont l'humanité tamise la divinité glorieuse et éblouissante. Remarquons les deux verbes au passé : ils signifient la certitude de

l'accomplissement de la Promesse divine. Tous les autres verbes du texte, sauf deux au v. 4, sont au futur, pour signifier non seulement qu'il s'agit d'une prophétie mais aussi que l'attitude de l'homme peut contrecarrer le don de Dieu.

- v. 2 : « Regarde », littéralement « voici que », terme qui évoque la présentation d'une réalité non vue jusqu'ici, et la nécessité de la remarquer. Ce que Jérusalem doit remarquer, c'est que « l'obscurité ou la ténèbre recouvrira la terre, et les ténèbres ou la brume couvrira les peuples » : elle doit prendre conscience de la venue soit de cette réalité, soit du changement d'état de celle-ci. Le deuxième sens est préférable à cause du futur et de la nature des ténèbres. Celles-ci s'épaississent à cause de la lumière uniquement présente sur Jérusalem. Si la lumière se répandait dans le monde entier, toutes les ténèbres seraient chassées, mais devant la lumière resplendissante de Jérusalem seulement, elles s'endurcissent en la voyant. C'est ce que dit la suite.

« Mais sur toi le Seigneur se lève », littéralement « irradiera » (2^{ème} x). Le « sur toi » insiste de nouveau sur la localisation, comme au v. 1, mais c'est maintenant face aux ténèbres. Et ce n'est plus « la gloire du Seigneur », comme au v. 1, mais « le Seigneur » qui irradie : c'est le Seigneur lui-même qui vient dans Jérusalem et fait irradier sa gloire sur elle, et c'est l'annonce du Christ glorieux présent dans son Église et lui communiquant sa divinité. Du coup, les ténèbres ne couvrent plus seulement les peuples, elles sont dans les cœurs des hommes et les oppressent, elles les obligent à prendre position pour ou contre le Seigneur. « Et sa gloire brille sur toi », mais littéralement c'est « sera vue sur toi ». Le passif indique que Dieu agira pour que tous les hommes oppressés par leurs ténèbres intérieures, puissent voir, aussi loin qu'ils soient, la gloire du Seigneur répandue sur Jérusalem, et soient invités à accepter et non à refuser d'aller à elle. Ainsi l'Église, qui vit vraiment du Christ glorieux, réfléchit sa gloire, et tous les peuples voient qu'elle les appelle.

- v. 3 : « Les nations marcheront vers ta lumière », littéralement, c'est plus précisément « marcheront à ta lumière » ou, selon la Vulgate, « dans ta lumière ». Si les hommes voient la lumière de Jérusalem, c'est qu'elle est déjà sur eux, et qu'ils sont dès lors guidés par elle dans leur marche pour la rejoindre. Il n'est pas d'abord question des judéens et des exilés, qui seront signalés plus loin, mais des nations païennes. De fait, l'Évangile le montre, Israël dans son ensemble rejettera la lumière du Christ, tandis que les nations dans leur ensemble l'accueilleront. La cause en est qu'Israël avait la lumière de la Loi, mais qu'il est tombé dans l'aveuglement parce qu'il s'en est servi pour cacher les ténèbres du cœur que cette Loi lui montrait. Les nations, au contraire, étaient totalement dans les ténèbres, et étaient donc plus sensibles à la lumière du Christ. Ainsi, ceux qui sont dans l'Église peuvent ne plus voir que le Christ est lumière, et chercher leur lumière dans le monde, alors que ceux qui ne sont pas dans l'Église voient et désirent la lumière du Christ.

Cette première partie montre comment Dieu réalisera son Plan de Salut : remplir l'Église de la lumière du Christ, pour qu'elle rayonne cette lumière dans les ténèbres du monde, et attire les nations à cette lumière. La deuxième partie montre comment les hommes répondront à ce Plan réalisé dans le Christ total.

2) La marche des illuminés vers la nouvelle Jérusalem (v. 4-6).

- v. 4 : « Lève les yeux, regarde autour de toi », littéralement « Lève tes yeux alentour, et vois ». Parmi ceux qui répondent, la première est Jérusalem, l'Église elle-même. Humiliée dans le jeûne et la pénitence avec ses enfants, Jérusalem peut maintenant lever les yeux vers toutes les régions environnantes, où sont dispersés les exilés

pénitents, et voir tous ceux qui vont répondre à l'appel de la lumière du Christ. Ce sont d'abord ses enfants exilés : « Tous, ils se rassemblent, ils arrivent », littéralement « tous ceux-là ont été rassemblés, sont venus à toi ». Les deux verbes au passé indiquent, avec « tous ceux-là », qu'il s'agit de ces pauvres qui jeûnaient et faisaient pénitence dans l'attente de la venue lumineuse de Dieu. Tout le début de ce v. 4 se trouve d'ailleurs en Is 49,18, où il s'agit aussi de ces exilés humbles et fidèles que Dieu veut combler de sa richesse spirituelle. Quand l'Église naquit à la Pentecôte dans la lumière de l'Esprit du Christ, ce sont des juifs seulement qui la composèrent. Les païens aussi répondent, car « Tes fils aussi viennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras », littéralement « sont affermies sur le flanc ». Il peut s'agir des exilés comme en Is 49,20, mais aussi des exilés portés par des païens, car les païens sont ceux qui sont loin et portent fils et filles (Is 57,19), et qui vont aussi à Jérusalem, comme en Is 49,22-23. Je pense qu'il s'agit des deux, car juifs et païens sont appelés « fils et filles » parce qu'ils sont devenus les enfants de l'Église par la foi au Christ. Is 49,7-26, fort semblable en tous points à notre texte, fait suite au deuxième chant du Serviteur qui est dit « celui qui ramène les survivants d'Israël et qui est la lumière des nations » (Is 49,6).

- v. 5 : « Alors tu verras et tu seras radieuse : ton cœur frémira et se dilatera ». Ce « alors » indique qu'à la vue des païens comme des juifs entrant dans l'Église, celle-ci découvre que le monde entier est mûr pour obtenir le Salut de Dieu. Alors, elle est dans la joie et son cœur se dilate d'allégresse. « Les trésors d'au-delà des mers », littéralement « la rumeur de la mer », et « les richesses des nations », littéralement « la puissance des nations » qui viennent à l'Église, désignent les ressources et les capacités de toutes les nations, venant consacrer à Dieu leurs personnes, leurs vies, leurs travaux, leurs acquisitions, leurs réalisations, leurs entreprises, leurs projets ; en un mot, c'est toute la Création humanisée et mise au service du Christ.
- v. 6 : « Une foule de chameaux t'environnera », littéralement « te couvrira », « des dromadaires de Madiân et d'Épha ». « Chameaux et dromadaires » sont des montures du désert, chargées des richesses des marchands. On peut y voir, comme Jérôme, tous ceux qui sont esclaves des richesses de ce monde et qui sont englués au point de ne pouvoir s'en libérer ; c'est pourquoi Jésus a comparé le riche à un chameau devant passer par le trou d'une aiguille. Ils sont de Madiân et d'Épha, contrées peuplées d'Arabie, descendant d'Abraham par Qetura ; ce sont des païens qui ont peut-être entendu parler de la foi d'Israël et qui croiront au Christ, car « rien n'est impossible à Dieu » (Mt 19,24-26). De plus « tous ceux-là viennent de Saba », région d'une reine païenne qui apporta à Salomon l'or, l'encens et de multiples richesses, et qui s'en retourna avec une richesse bien plus grande, qu'elle reçut de Salomon : la sagesse de la Révélation. Il s'agit donc de la conversion du monde entier : vivant, en insensés, des richesses passagères et de la fausse sagesse du monde, et remarquant qu'ils sont esclaves du péché, ils sont travaillés par le désir d'en être délivrés et viennent chercher le Salut dans l'Église du Christ.

« Apportant l'or et l'encens », l'or et l'encens ont de nombreux sens, mais le sens fondamental désigne des substances précieuses que l'on donne à quelqu'un pour reconnaître sa grandeur et l'honorer. Tous ces esclaves du péché, qui ont détourné les biens de la Création, et les ont consacrés aux idoles pour un vain profit, les apportent avec eux pour « proclamer les louanges du Seigneur ». C'est pourquoi on peut voir dans l'or leur foi dans le Seigneur, et dans l'encens l'offrande d'eux-mêmes au Seigneur.

Conclusion

Cette prophétie, déjà réalisée dans l'Église et qui doit encore se réaliser, ne s'adresse pas seulement à l'Église dans son ensemble, mais aussi à tous les membres de l'Église qui ont célébré, dans la foi, l'espérance et la charité, la Nativité du Seigneur Jésus-Christ. En cette fête de l'Épiphanie, plus grande manifestation du Seigneur, nous avons à prendre conscience que la venue du Seigneur vient nous illuminer davantage, nous qui vivons dans les ténèbres du monde. Toute venue du Seigneur en effet apporte un surcroît de sa lumière aux croyants lucides et, par contrecoup, accentue l'hostilité de ceux qui préfèrent les fausses lumières du monde. C'est pourquoi, par un certain côté, les critiques, les dénigrement, les oppositions, les attaques, que nous voyons aujourd'hui se lever contre l'enseignement de l'Église est un bon signe, le signe que l'Église brille de la lumière du Christ. Le pire malheur de l'Église dans le monde n'est pas la persécution, c'est l'éclipse du Christ et de sa doctrine, éclipse que le monde ne peut provoquer, mais que seuls l'Église et ses membres ont la capacité d'amener. Pour que la persécution ne nous soit pas nocive, nous devons éviter de nous en plaindre, de la craindre et de chercher à la faire disparaître par respect humain. Cela vaut avant tout à l'égard de ceux qui se disent chrétiens et qui s'égarent. Ainsi, édulcorer la doctrine ou en taire des points brûlants, pour attirer la sympathie ou gagner ceux qui veulent une Église à leurs goûts, c'est créer une ambiance de connivence, se mettre du côté des persécuteurs, favoriser la chute des autres dans la persécution. Jésus a dit et Paul aussi : « On m'a persécuté, on vous persécutera aussi » (Jn 15,20 ; 2 Tim 3,12). Trois sortes de martyrs ont été obligatoirement fêtés par l'Église juste après la Noël : Étienne, Jean l'apôtre et les saints Innocents. La persécution fait partie de la vie du Christ, car Satan excite le monde à détourner tout ce qui est du Christ.

Comment combattre l'esprit de défaitisme qui ne veut pas entendre parler de persécution, et raffermir l'esprit de courage qui est en butte à la persécution, ou s'en rend compte ? Notre texte le dit : le Christ, le Verbe de lumière, illumine son Église et la rend victorieuse en renversant les ténèbres. Et la Liturgie l'actualise : le Saint-Esprit rend le Christ présent dans la célébration de l'Église, rend réel les paroles du prophète Isaïe. Le remède se trouve surtout là, dans la Liturgie vécue dans la foi et la compréhension de ce qu'elle est. Et la persécution par l'Ennemi peut aussi s'y trouver aujourd'hui, si bien qu'on est en plein terrain où doit se livrer le combat du mal et de son antidote. En effet, malgré le renouveau liturgique, depuis le Pape Pie X et surtout depuis le Concile Vatican II, la Liturgie n'est pas devenue ce que l'Église voulait, mais est vécue dans un formalisme presque mondain. Pour ne parler que de la Messe, on est plutôt attentif à faire de belles cérémonies, à la rendre intéressante, à multiplier les innovations pour satisfaire tout le monde, à la célébrer à la mode du jour, et selon ses lumières personnelles, alors que la Liturgie n'appartient pas aux hommes, mais à l'Église. On en vient même à dire qu'elle n'est plus obligatoire, sous prétexte qu'on n'aime pas ce que ce mot signifie, mais en fait c'est parce que l'on veut, par affirmation de soi, en ignorer le sens. Sans la foi et la charité, d'ailleurs, les lois de l'Église ne se comprennent plus. Une mère se sent obligée de soigner son enfant, elle ne s'en plaint pas, elle le fait avec joie, elle y voit même le moyen par excellence d'aimer son enfant. Les obligations dans l'Église sont aussi des moyens pour comprendre la grandeur et l'importance des actes de la vie du Christ, et se disposer à recevoir convenablement les dons de Dieu et à plaire à Dieu. Sans ces obligations, la Messe devient un job pour dilettantes, une occupation de désœuvrés, ou une festivité mondaine. Dans ces conditions, le Christ a beau être présent, il ne peut plus agir, et les participants sortent de l'Église dans le vide intérieur avec lequel ils sont entrés. Comment pourraient-ils accomplir cette parole de Jésus : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse quand on vous persécutera » ? Et comment ne se convaincraient-ils pas qu'il n'y a pas de persécution ou comment ne se lamenteraient-ils pas quand ils s'en rendent compte ? Il s'avère alors nécessaire, après avoir mangé le pain du Seigneur et bu à sa coupe, de prendre, après la Messe, le vin de l'amitié et de réveillonner.

Épître : Éphésiens 3,2-3a.5-6I. Contexte

Cette lecture est le commencement de l'exposé de Paul sur la richesse du Mystère du Christ. Elle dit bien mieux et avec plus de force ce que je viens de dire sur les causes et les remèdes de l'inefficacité de la Liturgie. Eph 1-2 en parlait déjà, car les Éphésiens ainsi que les Colossiens s'étaient laissés contaminés ou n'avaient pas entièrement rejeté le courant philosophique du gnosticisme. Celui-ci consistait à se forger une connaissance de tout, même en religion, selon des jugements personnels estimés valables. Cette mentalité, qui prend plusieurs formes, existe aujourd'hui, y compris dans l'Église. Pour une telle mentalité, le Christ et l'Église sont plus que relativisés et leur doctrine est plus que rationalisée et hermétisée. Ils [Christ, Église et doctrine] sont passés au crible, tant de la pensée moderne si appréciée, que des besoins actuels immédiats, des problèmes de l'heure à éliminer, des difficultés à résoudre humainement, des engouements pour la nouveauté en tout, des options personnellement collectives auxquelles on ne veut renoncer à aucun prix. C'est là un état de fait qui règne, parce que la plupart des gens ne s'en rendent pas compte. Paul, lui, réagit, en déployant largement et profondément l'enseignement apostolique. En Eph 1, il expose combien le Christ est tout et récapitule tout en lui, y compris la Création ; et en Eph 2, il rappelle que le Christ, et donc le Plan de Dieu, est présent dans l'Église, cette Église qu'il a constituée en réconciliant avec Dieu juifs et païens, et qu'il a, par conséquent, établie au-dessus du paganisme et du judaïsme.

Maintenant, au chapitre 3, Paul va encore plus loin ; il ne parle pas simplement du Christ et de l'Église, mais du Mystère du Christ. Ce terme « Mystère », aujourd'hui, ne dit rien ou est ramené à un sens profane et ésotérique. Jadis on disait que mystère signifie ce qui est incompréhensible et à admettre comme tel, ce qui est très insuffisant. Aujourd'hui on dit : c'est le Plan de Dieu, ce qui est mieux, mais reste encore insuffisant parce qu'il est ramené à un ensemble d'idées cataloguables. Ce terme biblique de « mystère, μυστήριον » mériterait d'être étudié. Disons déjà ceci : le Mystère, dont Paul va parler, est la personne universelle et ecclésiale du Christ qui contient le tout de Dieu et le tout de l'homme, et qui est révélé aux croyants pour les arracher à leur petite connaissance, estimée suffisante par eux, pour les engager à en découvrir inlassablement la profondeur insondable, et pour en vivre. Nous en avons un magnifique exposé dans la suite de notre texte qui est lue en la fête du Sacré-Cœur (Eph 3,8-19 où Paul signale la persécution). Par la grâce qu'il a reçue et à sa mesure, chaque chrétien est capable de connaître, et pas seulement de savoir, ce Mystère. Comme chaque fois qu'il doit maintenir l'unité de ce qu'il enseigne, Paul le dit en une seule phrase, ce que nous voyons bien dans notre épître.

II. Texte

- v. 2 : « Vous avez appris », littéralement « vous avez entendu ». Ce terme indique non seulement un enseignement qui doit être reçu, mais aussi la nécessité pour tout baptisé de connaître ce qui va suivre, à savoir « la grâce que Dieu m'a donnée pour vous ». Le Lectionnaire a omis un terme « l'économie de la grâce de Dieu qui m'a été donnée par Dieu ». L'Économie désigne la façon dont Dieu a disposé son Plan de Salut : il y a ainsi l'Économie ancienne de la Loi et des Prophètes déployée avec Israël, et l'Économie nouvelle de l'Évangile. C'est pourquoi Paul dit « l'Économie de la grâce de Dieu », la grâce de Dieu désignant le Christ vivant par le Saint-Esprit dans l'Église (Tite 2,11 : Nativité du Seigneur à Minuit). Cette Économie de la grâce de Dieu a été donnée à Paul, ce qui indique qu'il ne la connaissait pas auparavant. Et c'est « pour vous ». Ceci renforce ce qu'il a dit, « Vous avez appris », en y ajoutant que la mission de l'Apôtre a échoué si les chrétiens ne connaissent pas cette Économie. Paul oriente les Éphésiens, non pas d'abord vers une recherche personnelle, mais avant tout sur ce que l'Église enseigne. « Vous avez appris » et « pour vous » signifie donc : il n'est pas

nécessaire que vous demandiez cette grâce, il vous suffit d'écouter l'Église, ou plutôt vous recevez la même grâce quand vous vous laissez instruire, et cette grâce vous rend capables de comprendre et de vivre cette Économie ; en m'écoutant vous dire ce que j'ai reçu à connaître, vous le connaîtrez cent fois plus vite et cent fois mieux que par vous-mêmes, et vous progresserez dans sa compréhension et dans vos actes.

- v. 3a : « Par révélation, il m'a fait connaître le Mystère du Christ », littéralement « selon une révélation, le Mystère m'a été connu ». Paul souligne, comme je l'ai dit plus haut, que le Mystère est une personne vivante, le Christ, qui s'est fait connaître à lui. Il y a, en effet, une grande différence entre connaître ce qui est dit du Christ et avoir rencontré personnellement la personne vivante du Christ. Or Paul l'a rencontré personnellement, et c'est pourquoi il ajoute « par révélation », et non par l'étude, ni même par les autres Apôtres. Par-là, il veut dire deux choses :
 - a) L'homme, même le plus intelligent et le plus savant, ne peut connaître ce Mystère ; Paul lui-même, avant cette révélation, et avec toute sa connaissance des Écritures, ne pouvait le connaître.
 - b) En écoutant Paul, les Éphésiens peuvent être sûrs d'obtenir le vrai sens de ce Mystère, mais c'est à condition de renoncer à se fier à toute autre connaissance et renoncer à prétendre le connaître par eux-mêmes.
- v. 3b-4 (omis) : Paul rappelle aux Éphésiens qu'il leur a déjà parlé de ce mystère aux chap. 1-2, ou dans une lettre précédente et perdue, et qu'ils peuvent se rendre compte, en la lisant, et en tenant compte de ce qu'il leur a dit du Christ pendant les trois ans où il est resté chez eux, de la vérité de ce qu'il a compris du Mystère du Christ.
- v. 5 : « Ce Mystère, il ne l'a pas fait connaître aux hommes des générations passées », littéralement « Ce mystère du Christ qui, aux tels-autres générations, n'a pas été connu aux fils des hommes ». Nous y voyons d'abord la même formulation dite au v. 3, mais ici négativement : le Mystère vivant du Christ se fait lui-même connaître ou non ; et comme il disait « a été connu à moi », il dit ici « n'a pas été connu aux fils des hommes ». Paul redit que l'homme est incapable de connaître par lui-même ce Mystère. Puis il complète en disant « aux tels autres générations », c.-à-d. tout au long des générations passées, puisque maintenant « ce Mystère a été révélé par l'annonce à ses saints apôtres et à ses prophètes ». Ni les hommes par eux-mêmes, ni les quelques générations que ce soit dans le temps n'ont reçu la révélation du Christ : même Moïse, David, et Isaïe ne le connaissaient pas. Car ce sont seulement les apôtres et les prophètes du Christ qui l'ont connu par une révélation donnée par le Saint-Esprit.

Un problème se pose cependant ici : Si personne dans l'Ancien Testament n'a connu ce Mystère, comment se fait-il qu'Abraham, Moïse, David et tous les prophètes ont annoncé le Christ ? S'ils l'ont annoncé, c'est qu'ils l'ont connu ; et de fait Abraham a reçu la Promesse, Isaïe a parlé du Messie, David l'a vu comme son fils, et l'on pourrait avancer de nombreux textes. Le problème se résout par le terme « révélation, ἀποκάλυψις » que Paul emploie uniquement pour sa connaissance à lui du Mystère et pour la connaissance que seuls les Apôtres et les prophètes du Christ en ont eu. Or, avons-nous vu au v. 3, Paul entendait par « révélation » une rencontre personnelle avec le Christ en personne. Dès lors, les Patriarches, Moïse, David et les Prophètes ont certainement connu le Mystère du Christ, mais pas comme les Apôtres et les prophètes du Christ l'ont connu : ils l'ont connu en pensée dans la foi, comme un fait futur, mais non comme les Apôtres, qui l'ont vu et touché, qui ont parlé et mangé avec lui après sa résurrection, et tel qu'il fut rendu présent à la Pentecôte par le don du Saint-Esprit.

On doit donc dire que les prophètes dont parle Paul, ce sont ceux du Nouveau Testament, comme les Apôtres ; et non ceux de l'Ancien Testament qui, eux, n'ont connu le Mystère du Christ qu'en figures, en images, non en réalité, ni comme présent personnellement à eux. Ils n'ont pu en parler et en écrire qu'en images et figures qu'ils voyaient, et c'est pourquoi, pour ceux qui ne connaissent pas le Mystère du Christ, les prophètes de l'Ancien Testament sont difficiles à comprendre. Il n'y a pas que les juifs qui en avouent la difficulté, il y a aussi, malheureusement, les chrétiens qui sont censés connaître le Mystère du Christ. Certes, ils ne l'ignorent pas entièrement, mais, si Paul dit aux Éphésiens qu'ils doivent revenir à ce que « vous avez appris » du « Mystère qui m'a été donné pour vous », les chrétiens d'aujourd'hui aussi ne connaissent ce Mystère que dans la mesure où les responsables dans l'Église le leur ont enseigné, où eux-mêmes l'ont retenu, et où les uns et les autres ne l'ont pas édulcoré et dégradé par le gnosticisme et les sagesses du monde d'aujourd'hui. Ne pas comprendre les prophètes de l'Ancien Testament est un signe que le Mystère du Christ n'est pas non plus compris. A plus forte raison en est-il de ceux qui rejettent l'Ancien Testament, ce que Jérôme disait aussi de ceux qui savaient qu'on devait lire l'Ancien Testament : « Que ceux donc qui ne comprennent pas les Prophètes et ne désirent pas les connaître, sachent bien qu'en affirmant que l'Évangile seul leur suffit, ils ignorent le Mystère du Christ qui a été inconnu de toutes les nations » (Jérôme, Commentaire sur Éphésiens, Livre II, chap. 3 : Tome 10, page 424).

- v. 6 : « Les nations sont associées au même héritage ». Paul résume ici le Mystère, qu'il développera après le v. 8. Ce Mystère est contenu dans la Promesse. Celle-ci, avons-nous vu au Temps de Noël B, est l'annonce de la venue du Fils de Dieu incarné conduisant par le Saint-Esprit l'humanité régénérée dans la béatitude éternelle à la gloire du Père. Elle est déjà pleinement réalisée « dans le Christ Jésus », mais elle avait été annoncée à Abraham puis à Israël, nouvelle preuve que les saints de l'Ancien Testament l'ont connue sans en voir la réalisation. Maintenant qu'elle s'est manifestée et s'est révélée aux Apôtres, toutes les nations, « dans le Christ Jésus », sont devenues littéralement « co-héritières, συγκληρονόμα, co-corporées, σύσσωμα et co-participantes, συμμετοχα, de cette Promesse ». Le préfixe « co- », συν-, traduit par « associés à la même » possède deux sens : l'union des nations païennes à Israël, et l'union de tous les croyants au Christ. Le deuxième sens est meilleur, parce qu'il contient et permet le premier sens. En effet, c'est seulement par l'union au Christ Jésus qu'Israël et les nations ne font qu'un seul peuple (Eph 2,14-18). Si Paul ne parle explicitement que des nations, c'est parce que, de droit, Israël devait recevoir le Christ, et que les nations devaient le recevoir par Israël. C'est le Plan de Dieu que Paul expose ici, non la façon dont Israël et les nations l'on accepté.

« Au même héritage » : souligne la qualité de fils que le Père a adoptés (voir « Marie, Mère de Dieu » : 1^{er} janvier, p. 9-10). « Au même corps » souligne la qualité de membres dont la Tête est le Seigneur Jésus. « Au même partage » souligne la qualité d'Église qui vit par le Saint-Esprit. Ainsi, tous les sauvés selon la Promesse sont, dès maintenant, en relation avec les trois Personnes de la Sainte Trinité.

« Par l'Évangile ». Le don de la Promesse, qui est anticipé maintenant et sera réalisé pleinement dans le Ciel, et qui se fait dans le Christ Jésus et non en dehors de lui, est découvert et se propage par l'Évangile et non par une autre doctrine. Paul a déjà parlé de l'Évangile, en disant « ce que vous avez appris » et qui m'a été donné « pour vous », « le Mystère inconnu de tout homme », mais « connu des seuls Apôtres ». Il y revient encore pour combattre le gnosticisme des Éphésiens.

- v. 7 (omis) : Il y revient encore dans ce verset, pour dire que l'Évangile est l'enseignement qu'il leur donne.

Conclusion

Le Mystère du Christ est donc le Dessein éternel de Dieu, réalisé dans le Christ total selon la Promesse, portant sur le Salut de toute l'humanité, et communiqué par l'Église aux chrétiens pour qu'ils en vivent de mieux en mieux avec tout leur être, leur corps, leur âme et leur esprit. Il est appelé « Mystère », parce qu'il est au-dessus de l'homme et échappe aux seules forces humaines de le connaître, parce qu'il est seulement révélé par la connaissance de l'Évangile et par la grâce de Dieu désirée et demandée, et parce qu'il est inépuisable et se livre donc dans la mesure où on le cherche. Se trouvant tout entier dans le Christ Jésus, il a été révélé à ses Apôtres et à ses prophètes qui l'ont transmis à l'Église, et il s'ouvre à ceux qui lui obéissent dans la foi. Paul l'a encore résumé en Rm 16,25-27.

Le lien par excellence de la présence du Mystère du Christ, c'est la Liturgie, et c'est pourquoi l'Église ne cesse de dire qu'on ne peut la célébrer autrement qu'elle, qui a reçu le charisme de comprendre ce Mystère et de l'enseigner. Il faut donc un soin particulier et attentif pour que la Liturgie soit telle que la célèbre l'Église. La Liturgie, telle qu'elle est maintenant et telle qu'elle était jadis, est très claire. Toute modification, toute amputation, tout ajout l'obscurcissent, malgré les apparences. La Liturgie n'a pas pour but de satisfaire le goût des gens, de répondre à leurs problèmes, de résoudre leurs difficultés, d'amplifier leur piété, de fusionner la communauté, de mobiliser pour la mission, de livrer de belles idées ; elle a pour but de faire percevoir aux chrétiens dans la foi le Mystère du Christ, tel que l'Église sait comment il faut le manifester à travers la parole de Dieu, les prières et les rites. Mais, pour cela, il faut croire que tout se trouve dans le Mystère du Christ et que l'Église sait mieux que nous. Cela implique que l'on connaisse le Mystère et c'est pourquoi, dans une certaine mesure, la Liturgie peut y contribuer. Sans cette connaissance, que font les chrétiens ? Pour se connaître eux-mêmes, ils n'usent pas du sacrement de pénitence, ils consultent des psychologues ; pour connaître l'univers où ils vivent, ils s'informent auprès des médecins et des historiens ; pour savoir comment s'organise l'Église, ils se réfèrent aux lois démocratiques ; pour entretenir leur santé, ils suivent les règles de la diététique ; pour établir la paix dans le monde, ils interrogent les polémologues, les politiques ou les sociologues. Dans ces conditions, la Liturgie a beau être la plus belle et la plus attractive, elle ne porte aucun fruit, tant qu'ils ne connaissent ni ne vivent le Mystère du Christ. Plus les chrétiens découvrent et vivent ce Mystère, plus le Christ agit et les transforme.

Évangile : Matthieu 2,1-12

I. Contexte

Nous revenons à Matthieu, qui a une optique légèrement différente de celle de Luc, et des événements non signalés par Luc, comme notre texte sur les Mages. En Mt 1, est exposée la liste des trois fois douze géniteurs auxquels se rattache Jésus par sa mère Marie, épousée par Joseph. Joseph doit jouer un rôle important, celui de permettre à Jésus d'avoir comme pères David et Abraham, puisque Jésus est seulement engendré par Dieu et par Marie. Cet engendrement insolite, Matthieu a voulu qu'on le voie vraiment comme insolite, puisqu'il en donne un éclaircissement en rapportant l'annonce de l'Ange à Joseph, où celui-ci apprend que Jésus a été conçu du Saint-Esprit en Marie et à son insu. Qu'a voulu Matthieu, en donnant une généalogie humaine dont l'existence se justifie par l'intervention directe de Dieu en Marie seulement, c.-à-d., par le mystère de l'Incarnation ? Il a voulu que nous ne voyions pas ce qui regarde le Christ d'une façon charnelle et purement historique. C'est bien dans Israël charnel et dans la chair de Marie que le Christ vient, mais le mode de sa naissance est d'un autre ordre, de l'ordre spirituel et divin. Toutes les générations se font bien à l'horizontale, d'homme à homme, mais c'est pour permettre l'engendrement de Jésus à la verticale, de Dieu à l'homme.

C'est selon cette optique du Dessein de Dieu et de la foi chrétienne que Matthieu rapporte l'adoration des Mages. La façon historicisante et charnelle, dont on s'est contenté depuis le 15^e s. pour expliquer notre texte, a bloqué en partie le sens de ce texte ; n'eût été la volonté de maintenir l'aspect divin du Christ, les chrétiens en seraient venus à ne voir dans l'adoration des mages qu'une légende ou un mythe, comme le disent les néo-païens d'aujourd'hui, ou un midrash, comme le veulent les judaïsants, ce qui revient au même. Ces judaïsants sont pires que les juifs, car ils ne se rendent pas compte qu'en parlant de midrash, ils affirment que les événements de la sortie d'Égypte et du passage de la Mer Rouge sont de pures fictions, ce que les juifs refusent. De nos jours, certains chrétiens ne sont pas loin de croire que notre texte n'a rien d'historique. Or, ce n'est certainement pas ce que Matthieu a écrit, sinon l'Incarnation dont il vient de parler n'eût pas été réelle, et les faits qu'il rapporte dans son évangile non plus, y compris la Résurrection de Jésus, comme d'aucuns le disent. La majorité des chrétiens n'en sont heureusement pas là, mais ils sont incapables de répondre à ces objections de ces néo-païens, et cela, avant tout parce qu'ils pensent que ces objections sont valables : ils sont aussi, comme nous, imprégnés de cette mentalité gnostique dont j'ai parlé plus haut.

Or, ces néo-païens, qui s'amuse de cette historiette, ne s'arrêtent pas aux vraies questions, que Matthieu a laissées à l'intelligence des chrétiens pour qu'ils méditent le mystère de l'Incarnation ; ils s'arrêtent uniquement à un point qui gêne la science matérialiste : le comportement d'une étoile, sans se moquer évidemment des mages, puisque ce sont des astronomes savants et raisonnables. Comment, disent ces néo-païens, comment une étoile, une boule énorme de matières incandescentes pourrait-elle donner des renseignements religieux et leurrer de grands savants ? Et surtout comment pourrait-elle se poser sur le toit d'une maison ? Nous-mêmes, nous sommes tellement marqués de la mentalité scientifique actuelle, que je n'ai pas encore trouvé, dans des ouvrages chrétiens d'aujourd'hui, une réponse valable à cette objection. Je n'ai pas suffisamment étudié la question, pour savoir ce qu'en dit la Tradition de l'Église. Mais le peu que j'en ai tiré peut, je pense, nous mettre sur le chemin de la réponse, encore que ce début de réponse soit difficile à comprendre aujourd'hui. J'en ai déjà donné quelques touches partielles aux deux années précédentes. Je pense qu'il est nécessaire de traiter cette question d'une façon plus complète.

Énumérons ce que nous pouvons déjà avancer :

- a) Il nous faut d'abord rejeter la mentalité gnostique qui veut s'imposer, car on ne peut pas répondre convenablement à cette mentalité sans avoir détruit auparavant ses erreurs. Profitons donc de notre examen de l'étoile en question, pour combattre en nous tout ce qu'il y a de faux dans cette mentalité. Notre gnosticisme moderne n'est pas seulement matérialiste (une comète), il est aussi idéaliste (une idée qui est venue aux mages). Dans les deux cas, on se demande comment cette comète ou cette idée leur fait dire qu'elle est celle du roi des juifs. Cette mentalité rationaliste est renforcée par la tendance commune de comprendre un fait passé selon la pensée de notre propre époque. Il nous faut donc rejeter tout cela, et nous référer à la Bible et à notre texte lu attentivement.
- b) Le sens de l'étoile dans l'Écriture Sainte n'est qu'un cas particulier du sens de la Création. Or aujourd'hui, nous n'avons pas d'idée complète ni cohérente de ce sens. Nous prenons le sens scientifique, que nous trouvons totalement vrai, et, par-dessus ou à côté de ce sens incontesté, nous plaçons un sens religieux que nous disons symbolique selon la conception dualiste du 19^e s., une idée dans une image fictive. Or, dans son vrai sens et dans celui de la Bible, le symbole est une chose réelle vue en profondeur comme Dieu la voit. La Création est ainsi la parabole de la Révélation de Dieu et d'abord de l'homme. Mais quel travail énorme il faudrait faire, pour connaître le sens symbolique de toutes les créatures citées seulement dans l'Écriture Sainte !
- c) Il faudrait savoir comment l'Écriture Sainte – et sur ce point les Anciens – comprenaient le ciel et les astres en relation avec la terre. Car Dieu s'est servi de la connaissance des hommes à cette époque pour se révéler. Nous savons déjà qu'en ce temps-là la conviction est que tout

ce qui est céleste influence et développe ce qui est terrestre. Mais de quelle façon, dans quelle mesure, et quelle est la nature de l'influence exercée ? Nous sommes loin de le savoir. Nous devrions connaître cette mentalité antique, ce qui n'est pas non plus un maigre travail.

- d) Il nous faudrait bien connaître la façon d'écrire des écrivains sacrés : Avant tout, savoir comment ils sont inspirés par le Saint-Esprit qui a une idée cohérente de toute la Révélation et donc de notre texte en lien avec celle-ci ; ensuite savoir que les termes qu'ils ont employés, ils les ont choisis pour exprimer la Révélation, omettant des choses importantes à nos yeux mais estimées inutiles par eux, et ajoutant des détails que nous trouvons superflus, mais qui ne le sont pas. Pour le moins devons-nous faire attention au texte que malheureusement toute traduction trahit plus ou moins. Ainsi, quand il est écrit : « Les saints brilleront comme les étoiles du ciel », le mot « comme » indique une métaphore : ils ne sont pas des étoiles, mais ils ressemblent à des étoiles. Mais, quand il est écrit cette parole de Jésus « Je suis la lumière du monde » (Jn 8,12) ou « Le rocher était le Christ » (1 Cor 10,4), ce n'est plus une métaphore, c'est une réalité. Le Christ n'est pas comme la lumière ni comme le Rocher, il est la lumière et le rocher. Or ici, Matthieu ne dit pas : « Les mages ont vu quelque chose comme une étoile », mais « ont vu une étoile » ; pour eux l'étoile est une réalité, non une idée. Et ce n'est pas encore suffisant, car le texte dit « Nous avons vu son étoile » (Mt 2,2), il s'agit de l'étoile du Christ. Sans doute l'aura-t-on remarqué, mais il ne faut pas trop vite penser l'avoir compris. On doit se demander ce que cela veut dire, quand on sait que l'étoile est à l'Orient et le Christ à Bethléem, et se souvenir qu'en lisant plus loin trois fois « l'étoile », c'est celle du Christ, ce à quoi on ne pense plus devoir y faire attention. Alors, concernant son apparition, la question primordiale n'est plus « Comment l'étoile est-elle apparue ? », mais « L'Étoile du Christ devait-elle ou pouvait-elle apparaître et si loin, et est-ce si loin ou de si loin ? ». De même ce n'est plus « Comment l'étoile disparaît-elle, puis réapparaît-elle ? », mais « L'Étoile du Christ devait-elle disparaître et surtout devait-elle réapparaître, quand les mages savaient que le lieu était Bethléem ? ».
- e) Il faut connaître et retenir le sens religieux et chrétien que l'Église donne de ce texte, tout en sachant que religieux et historique ne s'opposent pas mais vont ensemble. Le problème n'est pas pour autant résolu, mais nous tenons le bout final du sens, qui peut nous aider dans la recherche. Ainsi, quel est le sens religieux et historique de l'Étoile du Christ ? Paul l'a dit dans l'Épître : c'est le Mystère du Christ. Comme je l'ai dit plus haut, ce n'est pas le Christ, c'est le Mystère du Christ, Mystère que personne ne peut connaître par lui-même, mais que l'Église a reçu par la révélation faite aux Apôtres, qu'elle nous enseigne aujourd'hui et qu'elle nous rend présent, si nous avons les dispositions demandées dans la Liturgie. Nous voyons de nouveau ici que même un texte du Nouveau Testament est incompréhensible, quand le Mystère du Christ est inconnu ou laissé de côté. Les mages ont donc vu le Mystère du Christ. Et, comme le Mystère du Christ est réel, l'étoile qu'ils ont vue est aussi réelle. Tout n'est pas résolu, mais nous savons ceci de certain : l'Étoile fait partie du Mystère du Christ.
- f) Il faut aussi affirmer que, le Mystère du Christ connu par la révélation et par la foi, les mages ont vu l'Étoile du Mystère du Christ par une révélation, et par la foi. Certes, ils n'ont pas connu ce Mystère comme les Apôtres, puisque ce Mystère contient le Christ ressuscité ; ils ont connu cependant que les nations, et ils en sont, sont appelées à « être associées au partage de la même promesse dans le Christ Jésus ». Leur connaissance était insuffisante quand ils virent l'Étoile en Orient, et partielle, quand ils virent l'enfant avec sa mère Marie, mais elle était réelle comme celle des Apôtres, et non en figures comme celle des Patriarches et des prophètes de l'Ancien Testament. Quand, donc, nous participons pieusement à la Liturgie de l'Épiphanie, nous pouvons faire la même expérience que les mages, et une expérience plus complète, puisque nous pouvons connaître la totalité du Mystère du Christ, mais ce sera dans la mesure de la grâce que Dieu nous donne et de la foi que nous avons. C'est ce que dit l'Oraison d'entrée de la Messe de l'Épiphanie : « Comme les mages furent guidés par l'étoile vers la révélation de ton Fils, conduit-nous, par la foi qui te connaît, à la claire vision de ta splendeur ». Or, comme le Mystère du Christ est inépuisable et nous dépasse, nous ne le connaissons jamais ici-bas en plénitude, notre connaissance de l'Étoile ne sera pas non plus

plénière. Je me demande si Matthieu n'a pas voulu dissiper les questions, que tout le monde pouvait se poser sur l'Étoile, à cause de cela. C'est seulement dans l'expérience, donnée par Dieu, du Mystère, que nous connaissons le Mystère. Impossible donc de connaître le mystère de l'Étoile, si la Liturgie ne célèbre pas convenablement le Mystère du Christ.

Cela dit, voyons donc le texte, en faisant spécialement attention à l'Étoile du Mystère du Christ.

II. Texte

– v. 1 : « Des mages arrivèrent d'Orient à Jérusalem ». Parce qu'ils étaient loin de la Palestine, il fallait qu'un moyen leur soit donné pour connaître ce qui s'y passait, notamment ce que Matthieu précise tout de suite : la naissance de Jésus à Bethléem de Judée. Et ils vont à Jérusalem, parce que c'est normalement dans une capitale qu'on trouve un roi – nous savons cependant que Jérusalem a un sens plus riche – et que les mages ignorent Bethléem. Notons que cette naissance, Matthieu la place en tête de tout son texte. Or cette naissance était inconnue des hommes ; il a fallu que l'Ange du Seigneur la révèle aux pasteurs et à travers un signe qu'ils devront admettre dans la foi. En rappelant ici cette naissance, incompréhensible pour la raison humaine, Matthieu annonce qu'il en est de même de toute l'aventure des mages. Les rationalistes et les gnostiques se situent déjà à côté et à l'opposé de cette compréhension, puisque ce texte est à lire dans la foi.

– v. 2 : « Où est le roi des juifs ? ». Les mages interrogent, parce que l'étoile a disparu, et elle restera invisible tout le temps qu'ils demeureront à Jérusalem. C'est une disposition de Dieu, pour que les mages trouvent dans Jérusalem la lumière du Messie et consultent le peuple qui a reçu la Révélation sur le Messie. Les mages le comprennent tout de suite, puisqu'il s'agit du « roi des juifs ». Cependant, cette question sur le lieu étonne, puisqu'ils sont à Jérusalem ; il eut été plus juste de dire « Où est la maison du roi ? ». En fait, les mages voient, dans la disparition de l'Étoile, le signe que le roi des juifs, d'une façon ou d'une autre, n'est pas facile à trouver, et qu'ils doivent chercher des renseignements auprès des juifs. Les rationalistes y voient seulement l'expression, en résumé, de leur quête qui ne recevait pas de réponse.

« Nous avons vu son étoile ». Le moyen qui leur est donné pour connaître cette naissance, n'est pas seulement une étoile mais l'Étoile du roi des Juifs. Ils ont donc dû être éclairés par un autre moyen que l'étoile, un moyen qui relève de la connaissance, informant qu'il s'agit du roi des juifs. C'est une connaissance humaine, mais, comme ils disent « Nous avons vu », c.-à-d. qu'eux seuls, et non tout le monde, ont vu, il leur a fallu une illumination divine pour en découvrir l'importance pour eux. Cela ne vient même pas à l'esprit des scientifiques. Ils voient seulement dans les mages des astrologues, se fiant à quelque légende qui court sur le Messie, et calculant son étoile par la conjonction des planètes.

« Nous sommes venus nous prosterner devant lui ». Quand on vient se prosterner devant un roi, c'est qu'on veut avoir affaire à lui, soit pour lui demander quelque chose, soit pour le servir, soit pour s'attirer ses bonnes grâces. Mais pour cela deux choses sont nécessaires : que les mages soient des rois, ce que le texte ne dit pas alors que le texte insiste sur « le roi » des juifs et « le roi Hérode » ; il faut ensuite que ce nouveau roi soit adulte et règne, mais les mages savent que c'est seulement un enfant, sans aucune utilité immédiate. Si donc les mages se dérangent, c'est parce que cet enfant a une grande importance pour leur vie, et que leur démarche est nécessaire. S'il s'agissait d'une connaissance scientifique, sans plus, les mages l'aurait cataloguée et éditée, mais ne se seraient pas dérangés. Mais, qu'ils quittent leurs occupations et leur

pays, partent pour un voyage de plusieurs jours ou semaines, affrontent les dangers de la route qui ne manquaient pas à l'époque, et ne savent pas s'ils seront accueillis dans un pays étranger, cela montre qu'ils veulent entrer en relation avec ce nouveau-né, trouver une réponse à une question essentielle, faire dépendre leur vie de la vie de ce roi des juifs. Les rationalistes songent seulement à la mentalité arriérée des peuples primitifs, dont les savants de l'époque étaient encore prisonniers, et qui est indigne de notre époque éclairée. Mais, de concert avec les ésotéristes, ils admettent volontiers que l'attitude des mages répond légitimement à un désir du cœur de l'homme de rendre hommage à ce qu'il vénère.

- v. 3 : « En Apprenant cela », littéralement « Entendant ». Ce terme « ἀκούω », et la suite va le confirmer, indique que les juifs ignorent la naissance de Jésus et l'apparition de son Étoile, et donc que des païens les instruisent. L'objet de la divulgation des pasteurs n'est pas parvenu à leurs oreilles. Alors Dieu se sert des mages, tant pour avertir son peuple de la venue du Messie, leur Sauveur, que pour annoncer le salut des nations comme l'avaient prédit les prophètes. Mais « le roi Hérode fut pris d'inquiétude », littéralement « fut troublé », « et tout Jérusalem avec lui ». Remarquons d'abord que les juifs ne se moquent pas du fait qu'une étoile ait pu apparaître : ils croient vraiment que l'étoile du Messie peut être vue, même par des païens, car ils sont troublés et non sceptiques. Ils admettent donc le fait, mais ils sont troublés, parce qu'ils pressentent, dans ce fait, un grand bouleversement de toute leur vie. Voir le sens déjà vu de « troubler, ταρασσω », au 4^e Avent B, p. 3 ; et au 5^e Carême B, p. 9. Nous ne savons pas encore comment ils vont réagir, mais nous voyons qu'ils comprennent bien le sens de l'Étoile. Loin d'être troublés, les rationalistes ne s'étonnent même pas, ils ne comprennent absolument rien à cette étoile, bien qu'ils le prétendent ; le texte manifeste leur folie. La seule chose à laquelle ils pensent, c'est que les juifs apprennent la question des mages, ne veulent pas de leur Messie dont ils n'ont pas été prévenus, sont mécontents d'être informés par des savants païens qui veulent leur en remontrer et qui ne veulent croire qu'en leurs livres sacrés comme moyen de contrôle.

- v. 4 : « Il réunit tous les grands prêtres et scribes du peuple ». Hérode prend immédiatement les choses en mains, car contrairement aux juifs la venue d'un nouveau roi l'intéresse beaucoup : il craint que sa lignée royale ne soit supplantée par celle du Christ. Il s'agit bien de lignée, puisqu'il s'agit d'un enfant et qu'il dit : « Où le Christ est-il engendré ? » et non « enfanté ». Il sait cependant qu'il s'agit du Messie attendu par les juifs, et c'est pourquoi il veut savoir ce que les Écritures disent de son lieu de naissance. Il convoque, non pas le Sanhédrin, semble-t-il, mais les interprètes de la Loi. Ceux-ci ne vont donc pas consulter les Écritures par souci du Messie, mais pour satisfaire le roi Hérode. Ils vont donc, malgré eux, instruire les mages, et cette instruction signifie que les Écritures sont mortes pour les juifs qui les possèdent sans les vivre, et qu'elles passent aux nations qui les font revivre par leur volonté de les pratiquer. Tous ont donc compris que l'Étoile est le signe du Messie, c.-à-d. que le Messie est là, et s'est fait annoncé par une réalité sensible, dont la nature importe peu parce que c'est la conformité de l'existence du Messie avec les Écritures, qui seule importe. Les scientifiques n'ont vu dans la démarche d'Hérode auprès des chefs religieux que la recherche d'un lieu géographique.

- v. 5-6 : « En Bethléem de la Judée ». Il y a en effet une Bethléem en Galilée. Mais ce ne peut être que Bethléem en Juda, car le prophète Michée dit que c'est là seulement que doit naître le Messie. Le texte que les grands prêtres et scribes citent est à la fois changé et amputé par eux. Ils disent : « Tu n'es pas la moindre », alors que le prophète dit : « Tu es la moindre » ; par là, ils déniaient déjà que Jésus, né incognito et donc moindre, soit le Messie, et cela parce que Bethléem est grande par le Messie, parce que ce n'est pas à

des païens que le Messie doit se révéler mais à eux, et parce qu'ils veulent que le Messie soit un roi puissant et glorieux. Ils amputent encore le texte en omettant ce qui suit et qui indique aussi le lieu de la venue du Messie : « Sa sortie est dès l'origine, dès les jours de l'éternité » (4^e Avent C). Ils veulent ainsi empêcher Hérode de croire en Jésus Messie. Pour nous qui croyons que Jésus est le Messie et le Fils de Dieu, il est bien vrai que Bethléem n'est plus la moindre et que la royauté de Jésus est celle de Dieu, non celle désirée par les juifs et redoutée par Hérode. Quant au pastorat du Messie, qu'ils tirent partiellement de Mi 5,1.3, ils préfèrent le texte de 2 S 5,2 sur David pour montrer que le Messie n'est qu'un homme. Ceci dit, il est clair pour eux, comme pour nous, que la prophétie parle du Messie, désigné par les mages par « roi des juifs », et qu'elle correspond donc à l'Étoile. De même que la prophétie contient le Christ, l'Étoile contient le Mystère du Christ. Les mages y voient une parfaite correspondance avec le seul enseignement dont ils avaient besoin : Bethléem, le lieu de la naissance qu'ils cherchaient. Pour nous, le sens de l'Étoile se précise, c'est le Mystère du Christ se déployant peu à peu, annoncé dans l'Ancien Testament, comme Paul le disait dans l'Épître, et s'exprimant de la même façon dans les Écritures et dans l'Étoile. Les rationalistes, eux, n'y voient qu'une chose : Matthieu a changé le texte biblique pour les besoins de sa cause.

- v. 7 : « Hérode convoque les mages en secret ». Sûr qu'un rival est né, Hérode cherche un moyen de s'en débarrasser, mais il a besoin d'informations pour cela. Il prend soin de ne rien dire aux juifs qui y verraient peut-être une occasion de se soulever contre lui et de le détrôner. Aussi « appelle-t-il les mages en secret ». Il ne leur demande d'abord qu'une chose, propre à ne pas éveiller leur soupçon, et utile pour le cas où les mages lui feraient faux bond : la date à laquelle l'Étoile est apparue. Pourquoi la date ? Pour savoir l'âge de l'enfant : il apprend qu'il a moins de deux ans (Cfr v. 16). Il veut avoir plus de facilité pour enquêter discrètement et s'emparer de l'enfant par ruse, et ainsi éviter qu'il ne lui échappe et qu'on ne le sache. Les mages le renseignent, ce qui montre qu'ils n'y ont vu qu'un renseignement sur l'Étoile et ne soupçonnent pas les intentions d'Hérode. Nous voyons de nouveau qu'Hérode ne doute nullement de l'existence de l'Étoile, sans que nous sachions ce qu'il pensait de la nature de l'Étoile, sauf qu'elle est extraordinaire et que Jésus est d'autant plus dangereux, puisqu'« elle est apparue » aux seuls mages et ne peut être vue par personne d'autre. Nous voici encore renforcé dans notre conviction du caractère insolite de cette Étoile. Mais nous découvrons ce que nous avons peut-être déjà remarqué : la petitesse du Messie. Le fait que les juifs le méprisent et s'en désintéressent, et qu'Hérode pourrait s'en rendre maître, souligne l'humilité dans laquelle le Mystère du Christ veut demeurer. L'Étoile, que l'on ne verra plus dans la vie de Jésus, sert à nous le révéler. Les mages apprennent maintenant que la grandeur du roi des juifs, vue dans l'Étoile, serait cachée (comme pour les pasteurs) sous des dehors humbles et communs, et ne sera perçue que dans la foi. Mais pour nous, cela nous rappelle que le Christ ressuscité et roi de l'univers demeurera toujours, aux yeux du monde, inoffensif, silencieux et comme absent dans son Église. C'est pour instruire de cela les mages et nous, que l'Étoile disparaît, réapparaît puis disparaîtra définitivement. Elle montre donc une certaine intelligence pour agir et instruire de la sorte. Les rationalistes ne pensent à rien de tout cela, ils disent seulement que Matthieu corse son récit pour le rendre plus attrayant par son caractère dramatique.
- v. 8 : « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant ». Remarquant que les mages étaient sans soupçon, Hérode s'enhardit à parler de l'enfant, mais en ajoutant mensongèrement que c'est pour aller lui-même l'adorer. Les mages ne soupçonnent rien, puisque, à la fin du texte, ils seront avertis de ne pas retourner chez Hérode. Car c'est le propre des âmes droites de croire, de prime abord, à la droiture des autres. De

nouveau, l'importance est donnée à l'enfant, preuve que l'Étoile existe pour l'enfant, vise la découverte de l'enfant, et ne se comprend que par l'enfant. Elle demande même de chercher l'enfant, puisque, par la voix d'Hérode, les mages devront encore, littéralement « questionner avec précision au sujet de l'enfant ». Le Christ se sert aussi de nos ennemis pour nous stimuler à mieux connaître son Mystère ; à plus forte raison se sert-il de l'Église, comme Paul le disait. Évidemment, les rationalistes ne voient dans les paroles d'Hérode qu'une astuce pour tromper les mages et qu'une préparation à l'acte meurtrier d'Hérode que Matthieu veut nous faire comprendre.

- v. 9 : « Sur ces paroles du roi, ils partirent », littéralement « Eux, entendant le roi, s'avancèrent ». Comme au v. 3, le verbe « entendre, ἀκούω » indique que les mages acceptent la demande d'Hérode. Alors « ils s'avancent » (πορεύομαι), c.-à-d. se mettent à progresser selon tout ce qu'ils ont appris. Comme ils se sont laissé guider par l'Étoile, ils se laissent guider par les Écritures, sans se laisser désarçonner par la nonchalance des juifs à l'égard de leurs propres Écritures. Ils ne savent pas encore où Jésus se trouve dans Bethléem, mais, confiant en Dieu et dans les seules Écritures, puisqu'ils n'ont plus l'Étoile, ils se dirigent sans hésitation vers Bethléem. Ils ont encore besoin de l'Étoile, comme on va le voir, mais, pour l'instant, le Christ veut que les païens sachent que les Écritures suffisent à le trouver. C'est ce qu'ils font, et du coup voilà des païens devenus juifs, pendant que les juifs se comportent en païens.

« Et voici que l'étoile, qu'ils avaient vue dans l'Orient, les précédait ». « Et voici que » (καὶ ἰδοὺ), comme dans la 1^{ère} lecture, annonce la venue d'un fait en liaison avec ce qui précède. Leur foi pure et leur obéissance spontanée les ont mis dans l'état où l'Étoile peut de nouveau leur apparaître. Mais pourquoi Matthieu précise-t-il : « qu'ils avaient vue en Orient », ce que nous savons déjà ?

- ① D'abord pour dire qu'il s'agit de la même Étoile, et qu'elle est à la fois conforme aux Écritures et doit dire plus que les Écritures, puisque, comme on va le voir, les mages en ont encore besoin. Ceci corrige ce que nous venons de comprendre, à savoir que les Écritures suffisaient à trouver l'enfant Jésus ; à vrai dire, il s'agit plus d'une précision que d'une correction. Avant d'en parler, voyons pourquoi l'Étoile précède les mages, alors qu'au v. 2, tout comme ici, il était seulement dit : « Nous avons vu son Étoile dans l'Orient » ? Le terme « précéder » ou « devancer », « προάγω », que l'on a vingt fois dans le Nouveau Testament, s'applique à une parole annonciatrice de Dieu (deux fois) ou de l'homme (une fois), et dix-sept fois à des personnes humaines, notamment à Jésus qui précède ses disciples en Galilée, donc logiquement à des personnes. Après tout ce que nous avons vu de cette Étoile étonnante et intelligente, il n'y a plus de doute que cette Étoile désigne quelqu'un, non le Christ, mais quelqu'un qui indique le Mystère du Christ.

Ensuite, si Matthieu répète « l'Étoile qu'ils avaient vue en Orient », c'est pour dire clairement, maintenant, que seuls les Mages l'avaient vue auparavant et la voient maintenant. Elle était destinée à eux seuls : les juifs ne pouvaient en connaître l'existence que de la bouche des mages, comme ceux-ci devaient savoir par les juifs qu'elle faisait partie des Écritures Saintes. Qu'on examine le texte, et l'on verra que seuls les mages voient l'Étoile, et que nous aussi, selon l'indication de Matthieu, nous pouvons la voir, si nous avons les attitudes de foi, d'obéissance, de recherche de Jésus, d'approfondissement des Écritures, de patience au milieu des obstacles, sans nous laisser détourner de l'attachement « au Mystère » du Christ par rien ni personne. Inutile ici de parler des scientifiques qui n'y voient qu'une pure légende inventée par Matthieu, et des ésotéristes qui y voient un mythe racontant les péripéties des pensées et des sentiments de toute âme humaine.

« Elle vint s'arrêter au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant », littéralement « jusqu'à ce que, venant, elle fut tenue debout par-dessus où était le gosse ». Le « jusqu'à ce que, ἕως » indique la fin du trajet qu'elle devait faire et qui est le lieu élevé au-dessus de l'enfant ; le « elle fut tenue debout » – au passif parce qu'un autre la maintient – est un verbe qui est toujours employé pour un être vivant et presque toujours pour une personne ; le « par-dessus, ἐπάνω », indique, dans le Nouveau Testament, la supériorité indicatrice d'une réalité vivante ou non, contigüe ou distante, sur une chose (neuf fois), un nombre (quatre fois), un animal (trois fois) ou une personne (trois fois). Ainsi l'Étoile est comme une personne, mise en état de service pour guider les mages vers l'enfant, montrant la supériorité du Mystère du Christ qu'elle contient, et indiquant la présence cachée de ce Mystère dans la petitesse, l'humilité, l'oubli, l'abandon de cet enfant. Les rationalistes disent qu'une étoile gigantesque ne peut se poser sur un endroit aussi étroit que l'étable, et donc que Matthieu a échafaudé cette légende ou ce mythe pour faire de Jésus un dieu au moins égal aux autres dieux.

– v. 10 : « Voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une très grande joie ». C'est seulement après avoir dit tout ce que fait l'Étoile, que Matthieu signale la vision de l'Étoile par les mages et leur joie à cette vue. Ce qu'ils voient de l'Étoile est plus ample que ce qu'ils en voyaient auparavant, et leur apporte la grâce de le comprendre et de s'en réjouir d'une « grande » joie, parce que c'est une joie divine. Nous pouvons maintenant répondre à la question que nous avons laissée en suspens : Pourquoi leur fallait-il encore l'Étoile alors que les Écritures suffisaient ? C'est parce que le Mystère du Christ est nécessaire pour comprendre pleinement les Écritures, qu'il faut lire la Loi et les Prophètes à la lumière du Mystère du Christ. Les Écritures conduisent au Christ, elles servent de « pédagogue jusqu'au Christ » (Gal 3,22), mais l'Étoile montre « le Christ qui est la fin de la Loi pour la justification de tous croyants » (Rm 10,4). Par l'Étoile, les mages savaient déjà qu'elle annonçait le roi des juifs et son Mystère, précisés par les Écritures ; maintenant ils voient le Mystère du Christ par la grâce de Dieu qui éclaire leur foi. Il n'est plus nécessaire de dire ce qu'en comprennent les gnostiques : ils sont à cent lieues de percevoir la frange de ce que voient les mages.

– v. 11 : « Entrant dans la maison, ils virent l'enfant ». La première personne qu'ils voient est l'enfant baignant dans la lumière de l'Étoile ou plutôt rayonnant la lumière de l'Étoile. Pour eux l'enfant et l'Étoile ne font plus qu'un, et c'est pourquoi l'Étoile peut maintenant disparaître : le Sauveur des nations cachant son Mystère humano-divin sous d'humbles dehors les accueille. L'identité de la réalité de l'Étoile et de la réalité de l'enfant est bien montrée par le même verbe : « ils voient l'Étoile » et « ils voient l'enfant ». Puis ils voient « Marie, sa mère » et non Joseph, car Marie aussi fait partie intégrante et perpétuelle du Mystère du Christ, comme l'Église sainte est la Jérusalem céleste, et que l'Église visible et organisée sur terre n'est que passagère.

« Tombant à genoux, ils se prosternèrent » : c'est plus que de la vénération, c'est l'adoration, car c'est Dieu qu'ils voient dans cet enfant. Le terme « se prosterner, προσκυνέω » a le double sens d'exprimer les hommages et la révérence, et d'exprimer l'adoration due à un dieu, car rien d'extérieur ne révèle la divinité comme telle : Dieu ne peut être vu que dans la foi. « Ils lui offrent des présents », littéralement « des dons ». C'est l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe de la 1^{ère} lecture. Ce qu'ils offrent comme signe de l'offrande d'eux-mêmes à leur Sauveur, c'est l'or évoquant la dignité d'un roi, l'encens la grandeur d'un Dieu, et la myrrhe la condition d'un mortel.

– v. 12 : « Renseignés par un songe ». Peu importe par qui : l'Étoile, l'enfant, Dieu, cela revient au même, car il va s'agir du comportement des mages dans le monde : ils

doivent ne pas informer Hérode et se réfugier par un autre chemin dans leur contrée. C'est ce qu'ils feront dans l'obéissance de la foi.

Conclusion

Quelle est donc cette Étoile ? Commençons par en ramasser les données que nous avons trouvées :

- a) Elle est admise comme réelle par tous – surtout par les mages, sinon ils ne se seraient pas déplacés – et par Matthieu, et doit donc l'être par nous ; elle est distincte de Jésus, venant de lui et allant à lui ;
- b) Elle est passagère, au service de Jésus et des Mages, visant à faire découvrir le Christ aux païens et par eux, aux juifs ;
- c) Elle est un moyen accompagné d'une illumination divine, et envoyé par le Christ aux païens seulement, afin qu'ils croient en lui, le cherchent, le trouvent et se soumettent à lui ;
- d) Elle apparaît et disparaît comme elle veut et intelligemment, se manifestant comme une personne vivante qui demeure dans le ciel et qui luit sur la terre ;
- e) Elle correspond aux Écritures, demandant une démarche et une recherche de la foi ; elle conduit aux Écritures, et les Écritures ont besoin d'elle ; elle se trouve dans les Écritures, et elle s'efface devant les Écritures ;
- f) Elle est le signe visible du Mystère invisible du Christ : elle contient donc ce Mystère, se révèle à ceux que Dieu dispose, et, par ses témoins, se fait annoncer aux incroyants, juifs ou païens (dans leur contrée) ;
- g) Elle apporte la grâce de comprendre le Mystère du Christ, et elle est remplacée par la connaissance de ce Mystère vécu dans la foi ;
- h) Elle montre, aux croyants dans le Christ, la divinité du Sauveur présente dans l'humilité de son enfance humaine.

En un mot, l'Étoile représente quelqu'un, envoyé par le Verbe incarné pour guider les mages jusqu'à lui, faisant luire à leurs yeux de croyants son Mystère grandiose et éclatant du haut du Ciel, et révélant que ce Mystère est également présent sur terre sous les humbles dehors de son humanité dès l'enfance. La question n'est donc pas ; « Quelle est cette étoile ? », mais « Qui est cette étoile ? ». Sous réserve d'être plus amplement informé, je pense qu'il s'agit d'un Ange qui a pris la forme d'une étoile, un Ange porteur de l'annonce du Mystère du Christ. Elle correspond pour les mages à l'Ange du Seigneur qui apparaît aux bergers. Si elle n'est pas appelée « ange », c'est parce que Dieu a donné en partage aux païens le soleil, la lune et les étoiles, et non sa parole (Dt 4,19). Les anges, comme tels, apparaissent seulement à ceux qui ont reçu la parole de Dieu. L'Ange du Seigneur est donc apparu aux mages sous la forme de ce qu'ils comprenaient et consultaient : une « étoile » signifiant tout ce que nous avons vu. Peut-être est-ce par ses rayons qu'elle les devançait et leur indiquait la maison de l'enfant. Elle les a conduits d'abord aux Écritures qu'ils ont vues en parfait accord avec elle et qui rendaient leur foi plus claire ; mais leur foi devint parfaite quand ils virent l'enfant. Les juifs, au contraire, qui connaissaient les Écritures n'y ont pas cru, et ils ont perdu Celui qui était venu pour eux. C'est déjà, dès l'enfance de Jésus, la mise à l'écart d'Israël et l'accès des nations au Salut, et l'annonce de cette parole de celui qui est la lumière du monde : « Les premiers seront derniers, et les derniers premiers » (Mt 19,30 ; 20,16).

Puisque cet évènement nous est lu à la fête de l'Épiphanie, une étoile nous apparaît aussi pour éclairer et fortifier notre foi dans le Christ humblement présent par le Saint-Esprit dans son Église. Nous ne sommes plus des païens comme les mages, puisque baptisés, nous croyons au Christ et nous savons qu'il est la lumière du monde. Mais il y a du païen en nous, et comme nous avons les Écritures, nous pouvons y chercher ce qui correspond à cette Étoile ; mais il faut que ce soit quelque chose de réel. Dans l'Ancien Testament, nous avons par exemple l'arc-en-ciel dans la nuée par lequel Dieu manifeste sa paix, la colonne lumineuse de la Nuée apparaissant et précédant les fils d'Israël qui passaient la mer Rouge, figure de notre baptême dans l'Esprit Saint, et c'est pourquoi l'Épiphanie célèbre aussi le Baptême du Christ ; il y a la lumière sur Jérusalem comme

figure de l'Église sainte resplendissante de la lumière du Christ, et il y a les miracles de l'Ancien Testament, notamment ceux d'Élie et d'Élisée, qui nous renvoient aux miracles autrement grands de Jésus, dont le premier s'est fait aux noces de Cana, autre aspect de la fête de l'Épiphanie. Dans le Nouveau Testament, il y a la vie de Jésus et donc l'Évangile et la prédication des Apôtres qui sont la lumière du Christ ; il y a, comme le dit Paul, la Grâce de Dieu éclairant notre foi, qui devient la lumière de la foi, et plus personnellement la grâce de la vocation chrétienne. La Liturgie l'évoque aussi en appelant l'Étoile le signe du Grand Roi, et par conséquent les signes du Christ qu'on appelle les sacrements et qui font de l'Église et des chrétiens la lumière du monde. Tout cela peut être ramené à la Liturgie, qui est l'expression, avons-nous vu, du « nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire » (Lc 2,12), et le signe destiné à la rencontre du Mystère du Christ. À notre époque d'incroyance, il est arrivé que Dieu ait suscité des signes miraculeux, par exemple le soleil tournoyant à Fatima. Paul le disait : « Les signes sont pour les incroyants, la prophétie est pour les croyants » (1 Cor 14,22). Mais pour les croyants, le signe complet dans l'Église est la Liturgie : là, sous des dehors humbles et méprisés par les rationalistes, se trouve le Mystère du Christ, pourvu qu'elle soit célébrée de façon telle que l'on y voie manifesté ce Mystère. Et la question posée aux juifs, qui se disaient croyants, se pose aussi pour nous : Célébrons-nous la Liturgie pour satisfaire un besoin religieux qui ne nous engage à rien, ou pour que le Christ se manifeste à nous, pour remplir notre intelligence de pensées belles et raisonnables ou pour suivre le Christ, pour être satisfaits de notre piété ou pour être illuminés par le Christ ?